

MIELANGES RELIGIEUX.

POLITIQUES COMMERCIAUX ET LITTEAIRES.

Vol. XI.

Montreal, Mardi, 1 Fevrier 1848.

No. 41.

STATION DE L'AVANT:

CONFERENCES DE M. L'ABBÉ PLANTIER
A NOTRE-DAME.

DE L'EGLISE COMME AUTORITE DOCTRINALE.

Troisième question.—*Quel esprit anime l'Eglise comme pouvoir dogmatique ?*

Le sujet de cette conférence non moins remarquable que les deux précédentes, comme on va s'en convaincre, a été l'intolérance si injustement reprochée à l'Eglise. L'orateur, on le conçoit, s'est plutôt appliqué à insister sur les faits, qui sont bien autrement démonstratifs que des raisonnements ou des inductions. Dès lors notre tâche d'analyste devient singulièrement difficile, puisqu'on ne saurait abrégier ni réduire de semblables démonstrations. Pour en donner une idée suffisante, il faudrait citer ce discours; nous donnerons du moins les passages les plus essentiels et les plus saillants:

« L'infailibilité, a dit d'abord l'orateur, afin de résumer sa précédente conférence, l'infailibilité, telle est, entre les prérogatives de l'Eglise, celle dont nous nous sommes occupés, dans notre dernière discussion. Nous l'avons trouvée noble, raisonnable dans son idée, et se dérobant par des sages limites au double écueil d'un illuminisme dangereux et d'une grandeur démesurée. Autant sa notion nous a paru grave, autant son existence nous a été péremptoirement constatée par l'acte même de son institution, par la conviction profonde et indestructible, par les œuvres merveilleuses, par la doctrine si pure et si bien liée de société qui se l'attribue. Enfin nous avons vu les gloires de sa nature et l'éclat de ses titres couronnés par le mérite des plus insignes bienfaits; et par tout l'ensemble de ces considérations nous avons été conduits à nous reposer avec autant de droiture de bonheurs dans cette parole de l'apôtre saint Paul: « L'Eglise est la colonne inébranlable et l'impérissable soutien de la vérité dans le monde: *Columna et firmamentum veritatis.* »

« Mais voici une autre question. Quel esprit anime cette autorité que nous avons démontrée infailible? Est-ce un esprit digne du Dieu dont elle est assistée? On est loin de le croire au sein du monde rationaliste. C'est assez que l'Eglise refuse de transiger avec l'erreur, pour qu'on la regarde comme une puissance farouche. Tantôt, abusé sur ses dispositions intimes, on lui prête pour de s doctrines, et contre ceux qui ne les adoptent point, un fond de zèle amer et d'invincible jalousie, qui ne tendrait à rien moins qu'à l'universelle oppression des consciences. Tantôt, égaré par de faux principes, on s'indigne de quelques droits qu'elle invoque, des droits qu'on appelle tyranniques, et qui sont simplement austères, comme certaines attributions de la magistrature. Tantôt, se promenant sur son histoire ou bien on flétrit en elle comme odieux des actes de sévérité qui ne furent après tout que vigoureux et légitimes; ou bien on prétend la constituer solidaire de je ne sais quelles institutions lugubres, de je ne sais quels drames sanglants dont elle peut toutefois se laver justement les mains en présence de l'humanité. En un mot on la poursuit, dans ses instincts comme dans sa conduite, de l'accusation d'intolérance, et par ce reproche aussi mal défini que mal justifié, on irait presque à faire entendre qu'elle n'est ici-bas qu'une espèce de minotaure, toujours prêt à dévorer des victimes, et cela pour la plus grande gloire de la vérité dont elle se dit dépositaire.

« Dissiper l'injustice de ces préventions, séparer, sur l'objet auquel elles se rattachent, les ténèbres de la lumière, réduire l'intolérance de l'Eglise, comme sentiment et comme fait, à ses bornes véritables, et la dégager de toutes les suppositions imaginaires, de toutes les responsabilités chimériques par où on la dénature; montrer que, pris dans ces termes réels, elle n'a rien de juste et d'irréprochable; voilà ce qui remplira la Conférence de ce soir et celle de dimanche prochain. Aujourd'hui nous nous convainçons de trois choses:

1^o Il est une intolérance de prosélytisme; et l'Eglise y est seule étrangère entre toutes les sociétés doctrinales;

2^o Il est une intolérance d'examen et de controverse, et l'Eglise la connaît beaucoup moins que ceux qui la lui reprochent avec le plus d'amertume;

3^o Enfin, il est une intolérance d'anathème; et celle-là l'Eglise l'a souvent exercée; mais c'est d'une part avec les droits les mieux fondés, et de l'autre avec la plus haute et la plus équitable sagesse.

Première partie.—L'Eglise exerce-t-elle l'intolérance du prosélytisme?

« Personne ici n'ignore qu'en dehors du catholicisme toutes les sociétés doctrinales, qui ont voulu se fonder et s'étendre, ont employé la force comme principe de vie et comme moyen de conquête. Demandez à l'islamisme le secret de ses triomphes, il vous montrera le cimeterre. Comment s'est propagé, comment se propage encore le schisme grec? Interrogez, pour l'apprendre, les lambeaux palpitants et ensanglantés de la Pologne; ils vous diront que c'est par les douces perspectives de l'exil et la clémence du bâton. Quels auxiliaires invoqua le protestantisme pour envahir l'Allemagne, s'emparer de la Suisse, s'enraciner en Angleterre, s'insinuer en France? La tyrannie ou la révolte, l'assassinat et l'incendie; les premières pages de son histoire ne sont pas seulement funèbres, elles sont atroces; et Luther et Henri VIII, ces deux anges qui veil-

lèrent sur son berceau, ne s'y montrent pas moins comme les génies de l'empirement, et parfois de la cruauté, que comme ceux de la licence. Tel il était à son origine, tel il se retrouve encore; il faut qu'à toutes les époques, aujourd'hui comme autrefois, la violence ait une place dans les instincts de son zèle; et il n'y a pas très-longtemps que certaines populations de l'Océanie ont pu s'en convaincre aux dégoûtants outrages par où des ministres, portant les armoiries d'une grande nation, leur ont fait payer le bonheur d'en avoir reçu des Bibles, dont elles ne pouvaient ni comprendre la première syllabe, ni même déchiffrer les premiers caractères. Pour l'Eglise jamais il n'en fut ainsi; elle a bien dit aux prédicateurs de sa foi: Soyez victimes; elle ne leur a pas dit un seul jour: Soyez bourreaux. Et maintenant encore elle veut, comme toujours, que son unique épée ce soit le glaive de la parole; que ses victoires ressemblent aux pacifiques triomphes de la lumière; qu'on vienne à elle, non par contrainte, mais avec liberté; que s'il faut du sang, ce soit le sien qui coule et non pas celui des peuples qu'elle évangélise; qu'enfin son empire tienne exclusivement ses progrès de la puissance de la grâce, sa consécration de l'amour, sa gloire et sa solidité de la beauté des doctrines et de la profondeur des convictions. Saint Pierre crucifié sur la Janicule, saint Paul décapité sur la route d'Osie, voilà le premier anneau de son apostolat, en voilà aussi l'invariable modèle; ce n'est point la brutalité mise au service de l'Evangile; c'est la charité saluant le martyr comme une espérance ou le béniissant comme une couronne.

Deuxième partie.—1^o L'Eglise permet au chrétien d'examiner et de raisonner sa foi;

« D'abord voici un enfant qui grandit sous sa tutelle; les rudiments de la doctrine évangélique reposent dans sa jeune intelligence, purs et tranquilles comme une goutte de rosée dans le calice d'une fleur; il croit de confiance et sans raisonner pendant son premier âge. Mais on arrive au seuil de la virilité; l'aiglon fait alors le fier, il refuse de se laisser aveuglément porter par les ailes de sa mère. C'est l'époque où l'on veut discuter ses principes et analyser ses croyances; ce qu'il faut, ce n'est plus simplement de la foi, c'est une foi réfléchie et motivée; une foi dont la certitude et la valeur aient été senties et pour ainsi dire palpées; une foi à laquelle on s'attache, non par le charme du souvenir ou des nœuds de poésie, mais par droit et lien de conviction. Voilà le désir de tous les esprits sérieux, et à Dieu ne plaise que l'Eglise défende d'y satisfaire! Jusqu'à dix-huit ans, vous vous êtes contentés du catéchisme enseigné par le pasteur de votre paroisse ou l'aumônier de votre collège, elle vous dira: C'est bien. Cette autorité, soyez-en sûrs, valait encore mieux que celle d'un philosophe. Mais à présent vous voulez quelque chose de plus; la lait des enfants ne vous suffit pas, vous avez besoin du pain des forts et vous le recherchez, elle vous dira: C'est bien encore. Ne reversez pas l'édicule! mais sondez-le tout à l'aise! Creusez, pesez, débutez comme il vous plaira, le symbole qu'elle vous propose; non-seulement elle vous en laisse maîtres, mais elle vous y invite; c'est son vœu le plus ardent qu'un homme d'intelligence vous transformiez votre croyance en acquiescement raisonné; que vous l'associez sur des bases d'une fermeté reconnue, et qu'ainsi, puisants de toutes les réflexions que vous aurez faites, armés de toutes les preuves que vous aurez conquises, vous soyez à même de repousser le doute s'il vient à sillonner votre ame; de vous prémunir contre l'erreur, si par hasard elle se prend à retentir à votre oreille; de rendre compte de votre christianisme à quiconque vous demandera sur quels fondements il s'appuie; enfin de tenir tête aux orages, quels qu'ils soient, dont le souffle pourra jamais tourmenter les vérités saintes qu'abrite votre conscience. Descartes a fait ce travail pour la religion comme pour la science. L'hérésie et le rationalisme du temps le persécutèrent; mais l'Eglise ne le poursuivait point. Elle bénit plutôt ses dépouilles quand la Suède les rendit à la France; Bossuet, dans sa correspondance, lui décerna d'éclatants éloges; Mallebranche et Fénelon se constituèrent ses admirateurs, j'ai presque dit ses disciples, et sa méthode a compté jusqu'à ce jour, au sein de nos écoles, des partisans et des apologistes qui purent être contredits, mais ne furent jamais inquiétés.

2^o Que si de l'éclaircissement secret on veut passer à la controverse publique, M. Plantier démontre que l'Eglise le permet encore.

1. Elle ne condamne point la controverse écrite;

« Au sérieux des attaques, continue-t-il, l'Eglise opposera le sérieux des apologies. Autant qu'il y aura d'hommes pour lui demander des explications ou lui susciter des tempêtes, autant elle fera germer de docteurs pour enfanter la lumière sans violence, et calmer sans tyrannie les vents déchaînés contre la foi. Valentin sera réfuté par saint Irénée; Origène confondra Celse et Porphyre; saint Basile descendra dans la lice contre Eunomius; Bossuet en viendra aux mains avec Burnet et Jaurieu. Athlètes tout-puissants mais généreux ces hommes admirables écarteront à la vérité leurs adversaires, mais c'est après leur avoir laissé le privilège et reconnu le droit de dire leur pensée; c'est en débattant leurs opinions, en contrôlant leurs autorités, en pulvérisant leurs raisons ou plutôt leurs sophismes, en accablant les allégations de leur science sous le poids d'une science à la fois plus solide et plus étendue: c'est enfin par les procédés d'une controverse plus ou moins souple, plus ou moins brillante, mais toujours libre, toujours tolérante, toujours fidèle à chercher ses triom-

phes, non point dans de sèches dénégations ou un brutal déni de parité; mais dans la triple gloire d'un génie sans rival, d'une érudition sans méprise et d'une logique sans réponse.

« Voilà le passé de l'Eglise; non-seulement c'est elle qui a créé la controverse religieuse; non-seulement c'est elle qui en a fondé les commencements les plus glorieux; non-seulement c'est elle qui l'a maintenue dans le plus juste équilibre de force et de modération; mais c'est encore elle qui a le mieux compris et le mieux respecté l'indépendance. Ah! vous vantez la liberté de la presse; cette puissance orageuse, dites-vous, a moins soulevé de poussière dans le monde qu'elle n'y a fait éclater de lumières! Et comme c'est une prétendue conquête dont vous êtes fiers, c'est un privilège dont vous êtes jaloux. Vous tenez à pouvoir vous en servir pour exprimer vos doutes et vos difficultés contre le catholicisme. Soyez convenable, soyez sincères, l'Eglise ne vous fera point un crime d'en user: au-dedans elle gémit peut-être de la vérité méconvenue, de votre intelligence réduite, des peuples exposés; mais en devant ses angoisses et ses pleurs au-delors, elle vous permettra d'écrire. Assez délicate pour s'effrayer du scandale, elle est trop sûre d'elle-même pour appréhender vos coups. Vous ne pouvez apporter tout au plus contre elle que le prestige du sophisme et la plume du génie, tandis qu'elle apporte contre vous la puissance de la vérité même et le glaive de Dieu.

2. Enfin l'Eglise n'a jamais fui la discussion orale: « Peut-être, nourris des souvenirs du Forum et de l'Agora, témoins à tout instant des joutes parlementaires, vous ne rêvez rien de beau comme les grands assauts de la parole? Et voilà que l'Eglise ne craint pas non plus ces discussions en plein soleil. Sans doute, elle ne les admet pas sans discernement; elle veut qu'elles soient compatibles avec l'esprit et les mœurs des peuples, et qu'il en puisse sortir pour eux un sérieux avantage; sans cela, elle s'en abstient: mais quand ces conditions existent, elle les affronte avec autant de courage que de succès, et plusieurs siècles de son histoire ont été témoins de ces luttes solennelles.

« En Afrique, saint Augustin débattit autrefois avec les Manichéens la formidable question de Porigine du mal; avec les Donatistes, celle de la nature de l'Eglise et les causes de leur schisme; ce sublime pugilat se fit un grand jour; une foule immense y assistait; un jury avait été régulièrement organisé et mutuellement convenu pour décider à qui reviendrait la victoire, et chacun des athlètes sur lesquels il devait prononcer resta maître de défendre sa cause et de poursuivre son rival avec une entière indépendance. Il va sans dire que ce fut saint Augustin qui demeura victorieux; quel lutteur n'aurait-il pas étouffé dans ses bras de géant!

« Au douzième siècle, Abelard, ce dieu de quelques imaginations contemporaines, ce roi de la parole et de l'argumentation, jette un défi public à saint Bernard; l'abbé de Clervaux balance; mais l'Eglise de France presque entière le contraint d'accepter. Les combattants entre en carrière dans un concile de Sens, où se sont rendus non-seulement des archevêques, des évêques et d'autres personnages ecclésiastiques, mais le roi Louis VII, mais une affluence énorme de professeurs et de gens de lettres. Il est vrai qu'Abelard, trahi par sa supériorité, sa fécondité et son prestige ordinaires, ne fit que balbutier; mais s'il ne put pas se défendre et succomber, ce fut manque de force, et non point faute de liberté.

« Enfin, de nos jours encore, ces magnifiques controverses se sont renouvelées... C'est aux Etats-Unis... Deux évêques, celui de Cincinnati, et celui qui occupe maintenant le siège de New-York, ont échangé des conférences avec des ministres réformés, conférence auxquelles ont été présents des milliers de spectateurs appartenant à différentes communions.

« Ainsi, messieurs, et les sentiments de l'Eglise, et son histoire, vous disent qu'elle ne condamne, ni ne redoute, ni ne refuse la controverse. Vous voulez écrire; écrivez convenablement, et elle écrira. Vous voulez parler; eh bien! parlez avec décence, et elle parlera. Elle ne vous admet pas seulement à discussion, elle n'en proclame pas seulement le droit; l'objet, le terrain, les armes même, elle laisse tout, pour ainsi dire, au choix de votre volonté. Certes, vous le voyez il lui serait difficile de mieux accepter notre époque.

Réfutation de quelques difficultés.

Troisième partie.—1^o Qu'est-ce que l'intolérance et le pouvoir d'anathème dans l'Eglise? Condamner les novateurs et les retrancher de sa communion.

1^o Ce privilège appartient-il à l'Eglise? C'est un privilège qu'elle possède directement et indirectement, par cent droits décisifs. Droit de collation; Jésus-Christ lui a remis le glaive; droit de tutelle; droit d'exécution.

2^o Si le fonds de ce pouvoir est certain, la manière dont l'Eglise l'a exercé vis-à-vis des hérétiques est-elle irréprochable? Oui, encore. Solennité, prudence, équité, miséricorde, voilà de quels caractères furent toujours marquées les condamnations de l'Eglise; et ceux qui la blâment ici méritent bien mieux qu'elle les reproches qu'ils lui adressent. Anathèmes lancés par le philosophe et l'hérésie devenu religion d'Etat.

3^o Autant l'Eglise s'est montrée convenable, autant ceux qu'elle a condamnés le furent peu. « Et maintenant, ceux que l'Eglise a condamnés, dit en terminant M. Plantier, qu'ils furent-ils? et que fait-il en penser? Ont-ils raison contre elle? On est généralement porté, dans un certain ordre d'écrits, à prendre parti pour les hérétiques, et à prétendre que l'Eglise, en les

frappant, a pu faire preuve de despotisme ou de vigilance, mais qu'elle n'a pas toujours donné des gages de sens, de largeur; si bien que l'honneur et la sagesse seraient restés en plus d'une circonstance du côté de ceux dont elle flétrissait les innovations, et qu'elle détachait de son unité. Erreur, messieurs. A Dieu ne plaise assurément que je dénie aux sectaires anathématisés par les conciles toute espèce de gloire! Il en fut au contraire de magnifiques: génie, grâce et poésie d'imagination, fraîcheur de sentiments, amabilité de caractère, éloquence propre aux plus sublimes triomphes de la popularité, tel fut l'apanage de plusieurs d'entre eux; tel fut surtout le partage de Luther. Mais, fleurs brillantes, ils ne gardèrent leurs parfums et leur éclat qu'au soleil de l'orthodoxie; du moment où ils se jetèrent dans des voies de nouveauté, leurs nobles qualités s'obscurcirent, et firent place à de lamentables défauts. Leur premier tort est celui d'une inconsistance et d'une contradiction voisines de l'hypocrisie. Sitôt qu'on démasqua le faux de leur système, ils en appelèrent à des autorités dont ensuite ils se moquèrent de qu'ils ont trahi leurs espérances et blessé leur orgueil. Ils en déferent des évêques au Pape; le Pape les condamna; ils se firent de la sentence; et ils nommèrent procureur de l'antéchrist celui qu'ils ont invoqué comme arbitre suprême de la foi. Du souverain Pontife insulté, les voilà qui passent au concile général; ils déclarent qu'ils n'accepteront les décisions comme un oracle de l'Esprit saint lui-même; mais le concile confirme la définition de Rome; alors on l'outrage; on va dans l'ironie, on se drape, jusqu'à la représenter comme un assemblage misérable d'idiots et de fanatiques, abaisant ainsi jusqu'au néant ce qu'un avait exalté jusqu'aux cieux, et démentant sa parole par la plus odieuse de toutes les inconséquences. Avant on est mensonger dans ses promesses et son respect pour le pouvoir, autant on est pitoyable dans ses procédés... De graves auteurs, un surtout dont le nom vous surprendrait si je pouvais le citer, ont écrit de nos jours que les hérétiques représentaient la philosophie contre l'Eglise qui représentait la foi. Non, messieurs, ce jugement doit être cassé. La philosophie, après tout, prise dans son objet, c'est la vérité, et nous défions qui que ce soit de démontrer que les hérétiques aient dit vrai dans ce qui les fait hérétiques; on ne trouvera en eux sur ce point, ni vérité dogmatique, ni vérité rationnelle; ils ont altéré certains articles du catholicisme, sans ajouter un seul principe aux notions du bon sens; ils n'ont pas plus fait marcher la science qu'ils n'ont comprise la religion; et dans toutes leurs doctrines vous ne trouverez, ou bien que des puérités, comme dans les rêves de Gnostiques, ou des immoralités directes et flagrantes, comme dans les erreurs des Montanistes, des Manichéens, et des Priscillianistes d'Espagne; ou enfin des horreurs indirectes et implicites, comme dans le fatalisme de Luther et l'impeccabilité de Calvin!

PÉROBATION.—« Les voilà ces hommes dont nous aimons tant à nous faire les apologistes! Les voilà ceux dont nous b'aimons l'Eglise d'avoir anathématisé les opinions, stigmatisé les écrits, désavoué les presébytes! Les voilà inconséquents avec eux-mêmes, déplorables comme conduite et comme caractère, vains ou désastreux comme doctrine! Les voilà cependant, malgré tant de torts, condamnés par l'Eglise avec lenteur, avec justice, avec l'appareil d'une tolérance qui semble encore être de sa part, pour eux, un dernier gage d'amour, j'ai presque dit de respect! Est-ce donc là de l'intolérance? N'est-ce pas plutôt un acte de fermeté miséricordieuse? Et jusque dans la sévérité du juge, ne sent-on pas encore les ménagements et la délicatesse d'une mère? Oui, Messieurs, telle est bien sa gloire; elle est vigoureuse, sans doute, et il faut qu'elle le soit. Paissance et autorité, elle doit se faire craindre dans une certaine mesure et tirer justice de ceux qui la méprisent et se révoltent contre elle; lumière et vérité, il est dans l'ordre qu'elle s'élève contre quiconque se porte pour le propriétaire du mensonge et des ténèbres; corps mystique de Jésus-Christ, elle ne peut pas ne point retrancher ceux de ses membres que le venin de l'erreur infecte, et qui pourraient le communiquer aux autres; dépositaire, comment ne veillerait-elle pas énergiquement à ce trésor placé sous sa tutelle? Mais en accomplissant ces austères fonctions, elle se souvient toujours de son imprécissable bonté; comme ce Dieu qui daigne l'appeler son épouse, elle ne cesse pas d'affectionner les enfants même rebelles, qu'elle frappe ou qu'elle renie; elle tend ses bras pour les ramener aux étreintes de sa tendresse. C'est Sara prête à recevoir de nouveau, sous sa tente, Agar et Ismaël, un instant chassés au désert, en punition de l'orgueil de la mère et de l'indocilité du fils; c'est Rebecca qui, en laissant partir Esau pour une terre infidèle et en le séparant de Jacob, s'estimerait heureuse de le voir se rapprocher de son frère, et de les réunir tous deux dans sa demeure, comme ils furent autrefois réunis dans le sein qui leur a donné le jour. C'est enfin, (et pourquoi rougirions-nous de lui appliquer une image que le Sauveur s'est appliquée à lui-même?) c'est une poule à laquelle s'est comparé Jésus-Christ: de temps en temps elle s'écartera de la courbe de ses petits qui la troublent et menacent de la disperser; mais bientôt elle les rappelle avec des cris éperdus; ses ailes s'agitent, elles s'étendent, et s'ils veulent rentrer paisiblement sous leurabri tutélaire, elle sera disposée à s'en servir encore et pour les réchauffer, et pour les défendre contre les emans de leur isolement et de leur faiblesse.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

LE COMMUNISME ET M. DE LAMARTINE.

On ne peut lire qu'avec étonnement la réponse suivante que M. de Lamartine adresse au chef des communistes de France, M. Cabet.

« Monsieur et ancien collègue, « J'ai reçu la lettre que vous me faites l'honneur de m'adresser; le temps me manque pour y répondre aussi explicitement que la gravité du sujet le comporte. J'aurai occasion de le faire bientôt. Je me borne à répondre sommairement aujourd'hui aux deux questions que vous me posez. « Mon opinion sur le communisme se résume en un senti-